

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation

Herausgeber: Société jurassienne d'émulation

Band: 106 (2003)

Artikel: Poèmes datés

Autor: Richard, Hughes

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-685181>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Hughes Richard

Poèmes datés

La poésie est une affaire de mise en cave

De Max Jacob à Jean Follain

*Que celles qui m'aiment me pardonnent
L'hiver est si long dans nos montagnes
Qu'à Noël sans prévenir personne
J'ai mis les bouts via... l'Allemagne*

*Pourquoi l'Allemagne ?... Eh ! pourquoi pas ?
Quand on a vingt ans d'âge on voyage
Heureux qui voyageant se dégage
De pesanteurs dont vous étiez las*

*Si bien qu'un jour tombe un télégramme
Pourvu d'un curieux sceau d'outre-Rhin
On le décachette on s'en alarme
Trois jours plus tard on est dans le train !*

*Depuis je mange à l'abonnement
Hôtel Hansa... seul dans mon coin
Vers midi trente sans boniment
Une pleine écuelle... ô rien de fin !*

*Vieil hôtel d'origine ducale
Les Nazis y eurent leur Q.G.
Motus ! que plus personne n'en parle
Surtout pas à quelqu'un d'étranger !*

*Cinq étages près de trente salles
Clientèle aisée... avant-hier quoi ?
Car où vont mourir les anciens râles
Le sang moisit entre les parois ?*

*Sinon tout y est du meilleur goût
Lustres rideaux tapis galeries
Tout pour les yeux rien pour le ragoût
Ainsi en rit-on en Westphalie !*

*Somptueux couloirs à longs tapis
Gens à manchettes et... tra la la
Tout y est correct et aucun bruit
Lustré rutilant... nec plus ultra*

*Là-haut dans des loges innombrables
Chuchote ou plastronne le patron
Et se faufilant entre les tables
Mahlzeit ! Mahlzeit ! clamant les garçons*

*Qui suis-je parmi ces gens d'affaires
Grands commis avocats ou notaires
Le Français qui en attendant mieux
S'entête à se tromper de milieu*

*Mais sous les lumières qui les fouettent
Longtemps en fumant mes cigarettes
J'apprends à lire sous les courbettes
De ces vaincus aux lèvres muettes*

*Et bravant leurs regards qui me glacent
J'entends monter rires et flonflons
De ce qui fut aussi un palace
Quand l'Europe avait perdu son nom*

*Et moi aussi j'ai perdu le mien
Et l'étoile qui changea ma vie
Et me voilà tel un orphelin
Ne buvant qu'à des sources taries*

*Alors quoi ? N'attendre que soi-même
En sachant que le temps sera long
Long comme l'éclosion d'un poème
Dans les turbulences du plafond*

*Puis sans avoir fini mon quatrain
Je me lève et tout en l'ignorant
Je croise le gérant sous l'auvent
Qui dédaigneux me lance... à demain !*

Hagen, hiver 57

Une pleine écurie... ô rien de fin !

La mort du vieux

*Comme un En chaussant ses lunettes de la nuit
Je vis dans Il roula sous le banc puisé
Je vis dans L'Ange noir qui le guette claires
Je vis dans Mit alors ses gants blancs allées*

*Puis passa la montagne
Là où je suis En sifflant un vieil air
Les hommes L'ombre qui l'accompagne Temps le soir
Une terre avec Lançant de doux éclairs mémoire
Là où je suis dans un endroit mûrit.*

*Comme la lune est ronde
Les collines inquiètes
Quand le vent du soir tombe
De l'aile des comètes...
Et la nuit regarde les collines vides volets clos
J'écoute les gouttes sur les fenêtres sonniers
Les Combes de Nods,*

Septembre 1958

Le temps sauvage

*Et me voilà tel un orphelin
Parfois la cendre se ranime
Mon soleil mort avant midi
Alors Parmi les brûlis de la cime
Où bien souvent j'erre depuis
De Cueillant la fleur du sablier
Piquée par un malin acide
Parmi ces hauteurs dépeuplées
Pauvre mémoire et trou humide*

*Quand se déchargent les orages
Et que débordent des minuits
D'eaux noires ayant trop grossi
Pour que résistent mes barrages*

*Moi qui avais tourné la page
Lu sous les masques des faux mages
Et revêtu d'un temps sans âge
Vaincu l'impossible au village*

*Ainsi étranglé de remords
Vers ce haut lieu d'ombre et de mort
Je chemine ou plutôt je rampe*

Tant mon sang bout dans chaque lampe

Genève, juin 1960

D'ici

*Comme un exilé un lampion à l'orée de la nuit
Je vis dans un pays dont le génie s'épuise
Je vis parmi ses villes et ses campagnes claires
Je vis dans l'épais brouillard de ses vallées*

*Là où je suis né les visages ont l'usure de la pierre
Les hommes vont à l'usine et cognent longtemps le soir
Une terre avare dont mes os gardent la mémoire
Là où je suis né c'est à peine si le blé mûrit*

*Quand j'y remonte l'aube dans mes mains vides
M'accroche une façade aux blancheurs immuables
Et la nuit me penchant dans le silence des volets clos
J'écoute le battement tranquille des cœurs prisonniers*

Lamboing, octobre 1961

Lézardes de mars

Parfois la cruche se ranime

L'hiver a mis sécher ses hardes
Sur les murs blancs de l'hôpital
Où l'homme seul qui s'y hasarde
S'en va poussant un autre mal

Couleau, couleau, dans le cabaret

Pique hanche matin acide

Par-dessus les grands bois malades
Blanchis de tendres giboulées
A l'âge bête des passades
Qui vont mourir en hyménées

Brûlure débordant des minutes

D'eaux nippes ayant trop grossi

Pardonnez si ma vie retarde
Si j'entends des génies mauvais
Si je crains de brûler les hardes
Des amours vaines que je sais
Et revetu d'un temps sans âge
Vaincu l'impossible au village

Neuchâtel, 27 mars 1963

1001 si étranglé de remords

Vers ce haut lieu d'ombre et de mort

Je chemine ou plutôt je rampe

Tant mon sang bout dans chaque lampe

Genève, juin 1960

Edelweiss 362

*Et maintenant le chemin au grand Luxembourg
Traversé par la rivière de l'Ourthe
C'est à l'heure du lever du soleil
Sitôt la frontière franchie
Le vent cru des plaines délavées
Carillonne sur le mufle des vaches
Qui se lèvent semble-t-il pour nous saluer
Au milieu des crachats des fumées industrielles
Et l'inépuisable laideur des banlieues
Qui se succèdent jusqu'au fond de l'Alsace
Où brusquement réapparaît la neige
La neige et par-ci par-là entre les branches
Des trouées d'un ciel assez cruelles
Pour poignarder la nudité des arbres
Dans le wagon première classe
Où par faveur patronale j'ai pris place
Une dizaine de voyageurs à peine
Endormis dès le départ ou qui bâillent
Les pieds à l'aise posés sur un journal
Plié en deux sur la banquette d'en face
Tandis qu'entre chien et loup
De chaque côté des voies
Les labours et les étangs flamboient
Les sommets des collines s'embrasent
Et de ces fours crépusculaires
S'évadent des migrations de nuages en feu
Qui selon les tournants
Tantôt nous croisent tantôt nous poursuivent
Pour s'éteindre bientôt quelque part*

*Dans des monticules d'ombres
Alors qu'au ras du sol
Tant de chemins de lisières appellent
Tant de fermes solitaires
Tant de villages éternuent au fond des bois
Tant d'auberges où il ferait bon
Descendre un soir
Incognitos
Nous dont les rencontres sont si rares
Que des larmes me viennent
En songeant à la dernière
Dans les forêts de Bremgarten
Où tremble encore peut-être
Le faîte d'un sapin !
Mais de telles réminiscences
Le rapide 362 n'en a cure
Qui fonce
Sa vitesse est de 90,2 kilomètres à l'heure
Calculée sur six parcours Zurich-Amsterdam
Précise le prospectus de cette compagnie de luxe
Unique littérature mise à disposition
De cette classe d'avocats d'affaires
Et prophètes de l'économie
Qui calés dans leurs coussins
Fument à présent
Indifférents aux paysages
Ô tristesse
Et pas une femme
Personne dans les couloirs
Pas une conversation*

*Pour abolir leur air climatisé
Et maintenant qu'on a quitté Luxembourg
La nuit et le brouillard
Cognent si fort sur les vitres
Qu'on dirait que le convoi
S'envole dans un théâtre de ténèbres
Avec pour seul point d'appui
Le crépitement des lignes électriques
Mais non sans sursauts
Ni trépidations aux aiguillages
Ni flashes qui au passage des gares
Déchiquettent brusquement le regard
Et quand après une approche interminable
L'Edelweiss 362 s'arrête enfin
On grelotte dans les sous-voies
Et sous les lampes poussives du Buffet
Quelle que soit notre insistance*

Les plats sont froids comme l'Espérance

Bruxelles, mai 1967

Dimanche au bord du lac

Tant d'oubliées dans la nature des bois
Où est le Dieu de ma jeunesse ?

(Guillaume Apollinaire)

*Sur les ruines accumulées
Passe un vent de tendresse
Qui retenait ces airs légers
Au temps de ma jeunesse ?*

*Printemps de tendre transparence
Sans brume ni ressac
Et un soleil d'adolescence
Traînant au bord du lac*

*Soudain les cloches du dimanche
Sonnent comme autrefois
Et un merle au bout de sa branche
Ne chante que pour moi*

*Ô bonheur de ne plus attendre
Que soi à la terrasse
Voler planer puis redescendre
Sans bouger de sa place*

*Ô lévitations singulières
A l'ombre des allées
Le battement sourd des artères
Le ciel bleu sur le quai*

Personne dans les couloirs Neuchâtel, avril 1985

Passage de la ligne

Encore une nuit d'exil

Et la lune

Sur la place vide

Où tremble un peu de vent

Dans les feuilles jeunes des érables

Il y a longtemps que chacun est parti

Vers son destin

Sans un mot

Sans une plainte

Mais le regard éteint

Et depuis sous un ciel pourri d'étoiles

Les appels s'affaiblissent

Les sources marchent au ralenti

Et les anges qui vers minuit surgissent

Des hauteurs de la Tourne

Contournent le village et ses ivrognes

Expulsés du Bar de la Tôle

Qui vomissent ou blasphèment

Autour du bassin de la fontaine

De temps à autre

Dans une ferme des bords du bief

Un homme se lève et tourne en rond

Puis dès que sa lampe s'éteint

Les hulottes sanglotent au haut des pentes

D'où par bouffées descendent

De petits airs aux senteurs de foin

Les Ponts-de-Martel, juin 1987

